

Scénario du film «1940 — Maréchal Semion Timochenko. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte retrace l'année 1940 à travers la figure du maréchal Semion Timochenko et montre comment l'URSS stalinienne entre dans la Seconde Guerre mondiale en étant à la fois agressive à l'extérieur et profondément désorganisée à l'intérieur.

En mai 1940, Staline limoge Kliment Vorochilov du poste de commissaire à la Défense, après quinze ans de règne sur l'armée. Une commission révèle alors un chaos alarmant : pas de plan de mobilisation, ignorance des effectifs réels, frontières mal couvertes, soldats peu entraînés, manque criant de cadres après les grandes purges. Vorochilov, pourtant un des principaux exécuteurs des répressions dans l'armée, n'est pas fusillé mais recasé, signe que Staline choisit parfois d'utiliser ses anciens instruments plutôt que de les éliminer.

Timochenko, vétéran de la Première Guerre mondiale et de la guerre civile, proche de Staline depuis Tsaritsyne, prend la tête du Commissariat à la Défense et devient maréchal. Le texte rappelle sa participation à l'invasion de la Pologne en 1939 à la tête du front d'Ukraine : coordination étroite avec la Wehrmacht, défilés militaires communs, promesses non tenues faites aux garnisons polonaises, puis envoi de milliers d'officiers dans des camps (Kozelsk, Starobelsk, Ostachkov). Cette politique débouche sur la décision de Beria (5 mars 1940) d'exécuter plus de 20 000 prisonniers et détenus polonais, notamment les officiers qui seront massacrés à Katyn. Parallèlement, l'URSS déporte des centaines de milliers de Polonais en Sibérie et en Asie centrale.

Le texte insiste sur le paradoxe Timochenko : son nom figurait sur une liste de personnes à exécuter proposée à Staline par Iejov, mais Staline le sauve et, ironie supplémentaire, sa fille épousera plus tard le fils de Staline. Après la « victoire facile » en Pologne (où l'URSS engage des forces comparables à celles de l'Allemagne contre un pays déjà brisé), Timochenko est impliqué dans la guerre contre la Finlande.

La « petite Finlande », pourtant considérée comme un État secondaire dans la zone d'intérêts soviétiques définie par le pacte Molotov-Ribbentrop, résiste farouchement : ligne Mannerheim, guerre de partisans, mobilisation quasi générale. L'Armée rouge, mal équipée (tenue d'été par – 40°, bottines déchirées, logistique désastreuse), sous-dotée en armes automatiques à cause de la peur de « gaspiller les munitions », révèle son impréparation. Timochenko est nommé commandant sur l'isthme de Carélie, améliore un peu l'équipement (fourrures, skis, chapkas), mais reçoit des messages désespérés d'unités encerclées. La guerre se termine en mars 1940 par une paix qui satisfait les exigences territoriales soviétiques (Vyborg, déplacement de la frontière), mais l'image de l'URSS sort ternie.

Dans le même temps, l'URSS avance dans les États baltes : après l'installation de bases militaires, Molotov convoque les dirigeants lituanien, letton et estonien, leur adresse des ultimatums, impose des gouvernements prosoviétiques et fait entrer des divisions supplémentaires. Sous la direction de cadres comme Vychinski, Jdanov, Dekanozov, tous les partis d'opposition sont démantelés par des arrestations massives en une nuit. Les « élections » de juillet 1940, aux résultats soviétiquement

écrasants (plus de 90 % pour les listes uniques), servent à « légitimer » la demande d'adhésion à l'URSS ; en réalité, Timochenko a déjà créé un district militaire balte et demande l'introduction de régiments du NKVD. Les plans de déportation de « l'élément antisoviétique » sont prêts dès 1939, appliqués à partir de 1941, touchant plusieurs pourcents des populations baltes.

Les campagnes de Pologne, Finlande et Baltique aggravent une économie déjà incapable de nourrir la population : pénuries, explosion des prix, queues nocturnes pour le pain, lettres désespérées de citoyens évoquant la faim et des pensées d'infanticide. Le pays entre dans la « Grande Guerre patriotique » dans un climat de crise alimentaire et de mécontentement que la guerre, paradoxalement, absorbera.

En 1940, Timochenko prépare même un plan pour une seconde guerre contre la Finlande, jamais mise en œuvre, tandis que Molotov discute à Berlin de la question finlandaise avec Hitler, déjà tourné vers le plan « Barbarossa ». Dans une note ultra-secrète, Timochenko avertit Staline que l'ennemi probable sur les frontières occidentales est l'Allemagne et prévoit précisément des axes d'attaque (Kiev, Kaunas–Vilnius–Minsk, Brest–Minsk), demandant de ne pas laisser les Allemands pénétrer sur le territoire soviétique. Staline, convaincu qu'il n'y aura pas de guerre avant 1942–1943, ignore ces avertissements, tandis que le contre-espionnage surveille Timochenko lui-même.

La conclusion du texte montre une armée encore terrorisée à la veille de l'invasion allemande : incident du Junkers-52 sur Moscou, direction de l'aviation fusillée, nouveaux généraux arrêtés jusqu'aux 19–20 juin 1941. Deux jours avant l'attaque, la machine militaire soviétique est toujours minée par la peur, la répression et le déni politique, malgré les analyses lucides de Timochenko sur la menace allemande.

Scénario :

1940 – Semion Timochenko

Le 7 mai 1940 tombe un mardi. C'est précisément ce mardi-là que Staline relève Kliment Vorochilov de son poste de commissaire du peuple à la Défense. Vorochilov dirigeait le Commissariat à la Défense depuis quinze ans, depuis l'automne 1925, après la mort de Frunze.

Le jour même de la mise à l'écart de Vorochilov, le Politburo décide de créer une commission de remise et de prise des affaires du Commissariat à la Défense. La commission établit que : l'état-major général ne dispose pas de données sur la couverture des frontières ; le Commissariat ignore les effectifs réels de l'Armée rouge ; il n'existe pas de plan de mobilisation ; les troupes ne s'entraînent pas dans des conditions proches du combat ; il manque des commandants, surtout subalternes ; les écoles militaires ne combrent pas ce manque.

Tel est l'état réel de l'armée après les puissantes répressions que Staline lui a infligées. L'armée est désorganisée, la discipline balayée, les survivants du corps des officiers subalternes, sans expérience, ont été promus, et le travail indispensable avec la troupe à l'échelon le plus bas n'est pas assuré.

Vorochilov a activement appliqué les répressions staliniennes dans l'armée. Il vise les listes d'exécution pour son commissariat. Il n'a sauvé personne. En 1940, il est le dernier, après Staline, à

porter la responsabilité de l'anéantissement de l'armée. Selon la logique stalinienne, la destitution de Vorochilov devrait avoir des conséquences évidentes, jusqu'au peloton d'exécution. Pourtant, Staline le nomme à la tête du Comité de défense auprès du Conseil des commissaires du peuple.

Le poste de Vorochilov à la tête du Commissariat à la Défense est confié à Semion Timochenko. Le même jour, il est promu maréchal de l'Union soviétique.

Peu après sa nomination, au début de juillet 1940, Timochenko s'envole pour sa patrie, la Bessarabie. Le territoire de la Bessarabie a été rattaché à l'URSS conformément au protocole secret du pacte Molotov-Ribbentrop, signé le 23 août 1939. Le protocole secret fixe le partage des sphères d'influence en Europe de l'Est entre l'URSS et l'Allemagne. Le futur de la Bessarabie est formulé au point 3 : « Concernant le sud-est de l'Europe, la partie soviétique souligne l'intérêt de l'URSS pour la Bessarabie. La partie allemande déclare son absence totale d'intérêt politique dans ces régions. »

Avant 1917, la Bessarabie faisait partie de l'Empire russe. À partir de 1918, elle appartient à la Roumanie.

Le 26 juin 1940, l'URSS adresse un ultimatum au gouvernement roumain : avant la fin du 27 juin, céder la Bessarabie. Les troupes soviétiques sont massées le long de la frontière. Hitler recommande au roi de Roumanie de ne pas résister. La Roumanie cède. L'URSS prend en même temps la Bucovine du Nord, ce qui n'était prévu par aucun protocole secret avec l'Allemagne.

Les opérations en Bessarabie et Bucovine du Nord sont conduites en 1940 par le général d'armée Joukov. Il commande pour cela un Front du Sud spécialement créé.

Timochenko ne participe pas personnellement à l'opération en Bessarabie. Il va simplement au village de Furmanka, où il est né. De ce village, il a été appelé sous les drapeaux en 1915, en pleine Première Guerre mondiale. Sur le front de l'Ouest, il reçoit trois croix de Saint-Georges. Il passe chez les rouges, combat contre Denikine et Wrangel. Il connaît Staline depuis la défense de Tsaritsyne. Staline y préside le Conseil militaire révolutionnaire du front. En présence de Staline, Boudienny recommande Timochenko au poste de commandant d'une division de cavalerie de la 1re Armée de cavalerie. Sont alors également présents Vorochilov et Egorov, ancien lieutenant-colonel de l'armée tsariste, commandant en 1919 le front sud anti-denikinien, maréchal de l'URSS en 1935, fusillé en 1939. En 1919, Timochenko raconte à Egorov qu'il vient d'une famille paysanne et qu'il est le dix-septième enfant.

En 1940, Semion Timochenko n'est pas retourné dans son village natal depuis un quart de siècle. Il a fini la guerre civile en participant à la campagne ratée contre la Pologne en 1920. Au sein de la 1re Armée de cavalerie, la division de Timochenko est presque arrivée jusqu'à Lvov. L'assaut contre la ville n'a finalement pas eu lieu ; Timochenko est décoré d'une arme révolutionnaire d'honneur et d'un deuxième ordre du Drapeau rouge. Le premier lui avait été attribué la même année 1920 « pour sa fidélité au pouvoir soviétique ».

En 1939, Timochenko entrera à Lvov.

L'invasion soviétique de la Pologne, en septembre 1939, est l'application du protocole secret du pacte Molotov-Ribbentrop. L'Allemagne, conformément à celui-ci, a fait son mouvement et envahi la Pologne le 1er septembre 1939. L'attaque allemande contre la Pologne marque le début de la Seconde Guerre mondiale. À son tour, l'Union soviétique débute les opérations militaires en Pologne orientale le 17 septembre.

Cette date s'explique par la circonstance suivante. Pour donner une couverture politique à l'entrée de l'Armée rouge en Pologne, Staline choisit le thème de la libération des Ukrainiens et des Biélorusses vivant en territoire polonais. Pour pénétrer en Pologne, il lui faut que les Allemands aient pris Varsovie. La capture de la capitale polonaise et le renversement de son gouvernement servent de signal à l'URSS. Après cela, les opérations militaires peuvent commencer.

Le commissaire aux Affaires étrangères Molotov demande à l'ambassadeur d'Allemagne Schulenburg de préciser la date de la prise de Varsovie. Molotov le prie de transmettre au ministre des Affaires étrangères Ribbentrop que « le prétexte consistant à protéger les Biélorusses et les Ukrainiens est, bien entendu, offensant pour les Allemands, mais il demande de prendre en considération la situation délicate dans laquelle se trouve le gouvernement soviétique. Le gouvernement soviétique doit, d'une manière ou d'une autre, justifier son intervention aux yeux de l'étranger pour ne pas apparaître comme un agresseur. »

Deux semaines après l'invasion nazie de la Pologne, Moscou reçoit la nouvelle de la chute de Varsovie. En réalité, malgré les bombardements et l'absence d'eau, Varsovie résistera encore dix jours. Pour guider son aviation lors des bombardements des villes polonaises, l'Allemagne utilise une station radio militaire soviétique à Minsk. Son indicatif spécial pour les avions nazis est : « Richard Wilhelm un point zéro ». L'état-major de la Luftwaffe, par l'intermédiaire de l'ambassade, s'est adressé à Molotov pour demander l'autorisation d'utiliser la radio soviétique à la veille de l'attaque contre la Pologne. Molotov a aussitôt donné son accord.

Dans la nuit du 17 septembre, Staline rencontre au Kremlin l'ambassadeur allemand Schulenburg et l'attaché militaire Köstring. Il leur annonce qu'à six heures du matin, l'Armée rouge franchira la frontière polonaise. Sans déclaration de guerre, les troupes soviétiques envahissent la Pologne et frappent à revers les forces polonaises qui combattent les Allemands. Pour la guerre contre la Pologne, deux fronts sont constitués : le Front de Biélorussie et le Front d'Ukraine. Le Front de Biélorussie est commandé par le commandant d'armée de 2e rang Mikhaïl Kovalev ; le Front d'Ukraine par le commandant d'armée de 1er rang, futur maréchal et commissaire du peuple Timochenko.

Lvov est assiégée conjointement par les troupes soviétiques et allemandes, d'est et d'ouest. Puis, conformément à un accord avec Moscou, les Allemands se replient sur une ligne à l'ouest de Lvov. Ils coordonnent constamment leurs actions avec l'Armée rouge.

Le commandant du Front d'Ukraine, Timochenko, informe les états-majors des armées subordonnées : « Le commandement suprême de l'armée allemande a ordonné à ses troupes, en cas d'apparition d'avions soviétiques, d'étendre des draps blancs, si possible en forme de croix gammée. Lors des rencontres entre unités des deux côtés, un officier par bataillon de l'armée allemande se détachera et déclarera : "L'armée allemande salue l'armée de l'Union soviétique." »

Les Polonais remettent Lvov aux troupes du Front d'Ukraine. Timochenko annonce à Staline la prise de la ville. Conformément aux conditions de reddition, il garantit à la garnison polonaise la possibilité de se retirer en Roumanie et en Hongrie. Il ne respecte pas ces garanties. Exécutant les instructions reçues, il ferme les frontières avec la Roumanie et la Hongrie. Plus de deux mille officiers sont envoyés au camp de Starobielsk. D'autres camps pour prisonniers de guerre polonais sont créés à Kozelsk et Ostachkov. À la fin de 1939, une brigade d'enquête du NKVD travaille dans ces camps. Le 5 mars 1940, le commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Beria, adresse à Staline une lettre prévoyant l'exécution de 14 700 prisonniers de guerre détenus dans les camps, et

de 11 000 détenus dans les prisons de la Biélorussie occidentale. Beria résume : « Ils sont tous des ennemis acharnés du pouvoir soviétique, remplis de haine à l'égard du régime soviétique. »

À la fin mars 1940, l'ordre de « décharger » les camps arrive. « Décharger » signifie fusiller. La plupart des prisonniers de guerre polonais sont emmenés et exécutés dans la forêt de Katyn, près de Smolensk. Les tirs sont pratiqués dans la nuque, à bout portant. On lie les mains dans le dos avec du fil de fer. La forêt de Katyn se trouve sur le territoire d'une maison de repos du NKVD. Avant les prisonniers polonais, on y avait déjà fusillé des citoyens soviétiques en 1918, en 1928, en 1933–1934, en 1937 et 1938.

Avec Timochenko, d'autres futurs chefs militaires de la Grande Guerre patriotique participent à la campagne de Pologne : Vatoutine et Tchouïkov. En 1939, le futur héros de Stalingrad, Vassili Tchouïkov, assiste avec des généraux allemands à un défilé commun dans la ville prise de Grodno. Le défilé de Brest-Litovsk en l'honneur de la fraternité d'armes germano-soviétique est passé en revue par le général Guderian, qui, en 1941, mènera son armée de chars jusqu'aux abords de Moscou, et par le commandant de brigade Krivochéine, qui obtiendra le titre de Héros en 1945 pour la prise de Berlin.

Entre 1940 et 1941, plusieurs vagues de déportations frappent la population polonaise des territoires de Pologne orientale annexés par l'URSS. On déporte en Sibérie centrale, au Kazakhstan, en Yakoutie. Selon les chiffres officiels cités par l'ex-procureur de l'URSS Vychinski, 388 000 personnes sont expulsées. La dernière vague de déportation a lieu le 21 juin 1941. Les trains emportant les déportés sont déjà bombardés par les Allemands.

Semion Timochenko, comme les autres participants à la campagne de Pologne, fait partie des rares survivants de la vague de répression qui a frappé l'armée. En réalité, son nom figurait sur une liste d'exécution qu'Iejov avait soumise à Staline. Comme pour d'autres hauts gradés, on lui reprochait des missions à l'étranger — il avait voyagé en Italie, ce qui suffisait à accuser de trahison. En outre, Toukhatchevski lui avait donné une recommandation de service en 1929. Toukhatchevski ayant été fusillé, la recommandation qu'il avait signée constituait une évidente marque noire. Mais Staline lui-même épargne la vie de Timochenko en 1937. En 1944, une des filles de Timochenko, Ekaterina, épousera le fils de Staline, Vassili.

Le premier secrétaire du comité central du Parti communiste d'Ukraine et membre du Conseil militaire du Front d'Ukraine commandé par Timochenko, Khrouchtchev, se souvient : « Timochenko était très en vue, surtout après la répression du commandement de l'Armée rouge. Sur le fond des commandants restants, Timochenko se détachait nettement. »

La campagne de Pologne, en deux semaines, laisse le sentiment d'une victoire facile dans une grande guerre. Contre une Pologne déjà écrasée par l'Allemagne fasciste, l'URSS a lancé 1,5 million d'hommes, 12 000 pièces d'artillerie, 3 500 chars, 4 000 avions. Les forces soviétiques sont, en nombre, au moins équivalentes à celles des Allemands.

Après le Front d'Ukraine en Pologne, Timochenko prend part au Front Nord-Ouest contre la Finlande.

Pour Staline, la Finlande fait partie de la sphère d'intérêts soviétiques dans les Pays baltes, délimitée par le protocole secret du pacte Molotov-Ribbentrop. En octobre 1939, des bases militaires soviétiques sont installées en Lituanie, Lettonie et Estonie. En novembre, Staline a les mains libres pour s'occuper de la Finlande. Son objectif : entrer en Finlande, en repoussant d'abord

un peu la frontière loin de Leningrad. En réalité, Staline revendique une zone où se trouve la fameuse ligne de défense Mannerheim. En s'emparant de ce secteur fortifié, il s'ouvrirait la route d'Helsinki. En échange, il propose même de céder une partie de la Carélie orientale avec sa population. La Finlande refuse cet échange.

La réponse de Staline est sans ambiguïté : recourir à la force. Après le début de la guerre, la presse soviétique écrira : « Nous ne faisons pas la guerre à la Finlande. La question finlandaise n'existe tout simplement pas. »

Timochenko, membre du Conseil militaire suprême, estime que l'URSS sous-estime « la petite Finlande » et surestime ses propres capacités militaires. Il exprime ses doutes tactiques à l'auteur du plan d'opérations, le commandant du district militaire de Leningrad, Mereckov. Timochenko doute des possibilités d'emploi des chars dans les forêts et marais finlandais, comme des délais fixés pour l'opération. Une victoire en 12–15 jours lui paraît irréaliste.

Quarante-cinq minutes après le franchissement de la frontière par les troupes soviétiques, commence le bombardement de la capitale finlandaise, Helsinki. En plein milieu de ce raid, le commandant en chef de l'armée finlandaise, le feld-maréchal Gustaf Mannerheim — diplômé de l'école d'artillerie Nikolaïev de Saint-Pétersbourg, titulaire de toutes les décorations russes avec épées et nœud pour sa participation à la Première Guerre mondiale — signe l'ordre n° 1 : « Braves soldats finlandais ! Nous combattons pour notre maison, notre foi et notre patrie. Cette guerre est pour nous une guerre de libération. » Pour la Finlande, c'est en substance une guerre patriotique.

Le bombardement soviétique d'Helsinki fait de lourdes victimes civiles. L'annonce de ces pertes bouleverse le monde. À la protestation de la communauté internationale, Molotov répond que les avions soviétiques larguaient des sacs de pain pour la population affamée.

Le premier jour, les troupes soviétiques avancent de 4 à 5 kilomètres seulement. Elles ne s'emparent de la ville en flammes de Terijoki que le lendemain. On y fait venir de Moscou le chef du Parti communiste finlandais, Otto Wille Kuusinen. Trois jours auparavant, il avait été reçu par Staline. Kuusinen a alors appris qu'il serait le chef d'un nouveau gouvernement finlandais prosoviétique. À Moscou, Molotov annonce à l'ambassadeur d'Allemagne Schulenburg que le nouveau gouvernement de Finlande sera amical non seulement envers l'URSS mais aussi envers l'Allemagne.

À Terijoki, Kuusinen appelle le peuple finlandais à accueillir l'Armée rouge en libératrice. Moscou déclare ne reconnaître que le nouveau gouvernement Kuusinen, alors même qu'un gouvernement légal fonctionne toujours à Helsinki. Moscou signe avec Kuusinen un traité d'amitié comportant un protocole secret. Le protocole entérine l'échange territorial souhaité par Moscou et la création d'une base militaire soviétique en Finlande.

Staline déclare alors : « Il faudra ensuite déplacer les Finlandais. Les relocaliser dans des conditions climatiques appropriées, et ici transférer une autre population. Après tout, la population de la Finlande est moindre que celle de Leningrad ! On peut la déplacer. »

À Moscou, on ne doute pas de la victoire rapide de l'Armée rouge. Une victoire comme en Pologne. La supériorité en hommes et en matériel est écrasante. Pourtant, la balade sur le territoire finlandais ne ressemble pas à une promenade de santé. L'armée finlandaise oppose une résistance acharnée ; la ligne Mannerheim, système de fortifications profond et durable, joue à plein ; le peuple finlandais mène une guerre de partisans. La *Pravda* écrit : « Les gardes blancs finlandais s'exercent à mener la

guerre par des méthodes de bandits. Ils apprennent à tirer depuis les arbres, à se disperser en petits groupes, à poser des mines. Nos glorieux soldats rouges les arrosent au lance-flammes, les écrasent avec les chars. » Sous les yeux du monde entier, l'URSS se montre incapable de venir à bout de la petite Finlande. Celle-ci connaît un formidable élan patriotique, jusqu'à la levée en masse. L'immense Union soviétique, qui durant toute une décennie s'est préparée exclusivement à la guerre, révèle une incapacité catastrophique à mener des combats réels.

Le 27 avril 1940, dans les onze plus grands cinémas de Leningrad et à la Maison de la culture GAZ, est donnée la première du documentaire *La Ligne Mannerheim*. Le dramaturge Vsevolod Vichnevsky note dans son journal après la projection : « On a coupé tout ce qu'on pouvait : pas de morts réels, pas de blessés, pas d'engelés, pas de tragique. » L'Armée rouge commence la guerre d'hiver en tenue d'été, en brodequins, même pas en bottes. Beaucoup ont des chaussures déchirées. Il fait moins quarante. Les gelures se multiplient. Les services de l'intendance ne sont pas prêts. Les soldats reçoivent des miches de pain gelées, qu'ils doivent fendre à la hache. On ne commence à préparer des biscuits de campagne qu'après le début de la guerre.

Staline interdit personnellement l'équipement de l'armée en armes automatiques. La logique de son interdiction est la suivante : le soldat, au combat, tirera en continu, ce qui entraînera une grande consommation de munitions. Vorochilov le soutient : « Où allons-nous prendre suffisamment de balles si nous dotons l'armée d'armes automatiques ? »

En pleine guerre de Finlande, Staline est forcé de revenir sur sa décision. Le front réclame des armes automatiques. Un tiers des soldats envoyés en Finlande n'ont pourtant pas été instruits : en temps de paix, durant leur service, on ne les a tout simplement pas laissés tirer. On économisait les munitions.

En se repliant, les unités laissent sur place les grands blessés. On n'enterre pas les morts. L'état-major général ignore les effectifs réels de l'armée pendant toute la guerre.

Le haut commandement ordonne le passage à la défensive. Le Conseil militaire suprême discute de la question : qui commandera les troupes sur l'isthme de Carélie ? C'est alors, le 7 janvier 1940, que Timochenko est nommé. Le maréchal Vassilevski se souvient : « Staline demanda : "Alors, qui est prêt à prendre le commandement ?" Il y eut un silence. Finalement, Timochenko se leva : "Si l'on renforce les effectifs et qu'on change réellement tout le système de commandement, je suis prêt à assumer le commandement et j'espère ne pas vous décevoir." C'est ainsi qu'il fut nommé. »

Timochenko tente d'améliorer le ravitaillement des troupes. Les manteaux doublés de fourrure, les skis, les chapkas à oreillettes en remplacement des bonnets à pointe peuvent lui être crédités. Il transmet des chiffres sur le nombre de rations à prévoir, supérieurs de 200 000 aux données sur lesquelles se base le Service du ravitaillement de l'Armée rouge. Mais ce dernier campe sur ses chiffres. Le 29 janvier 1940, Timochenko reçoit un télégramme chiffré de l'état-major de la 18e division de fusiliers : « Encerclés depuis 16 jours, 500 blessés. Plus de munitions ni de vivres. Nous mangeons le dernier cheval. »

Les objectifs de cette guerre improvisée restent incompréhensibles aux soldats. La propagande officielle mêle sans cesse les buts affichés : « Éloigner la frontière de Leningrad et libérer les ouvriers et les paysans finlandais du joug du capitalisme. »

En février, Staline a déjà perdu tout intérêt pour son gouvernement Kuusinen. Inutile en Finlande, qui mène sa propre guerre de libération. Le 11 février, sous le commandement de Timochenko,

commence la percée des lignes de défense de la ligne Mannerheim. Staline exige la poursuite de l'offensive. Timochenko sait pourtant que les négociations de paix ont commencé. Finalement, le traité de paix avec la Finlande est signé. Il entre en vigueur à midi le 13 mars 1940. L'URSS obtient satisfaction sur ses revendications territoriales. La Finlande est le seul des États baltes à conserver son indépendance.

Aussitôt après le traité, Timochenko reçoit l'ordre d'attaquer et de bombarder la ville de Viborg. Il est perplexe. Selon le traité, Viborg est déjà cédée à l'URSS. Il ne comprend pas le sens de ces pertes supplémentaires des deux côtés, mais obéit.

En juin 1940, le rédacteur en chef de *Krasnaïa Zvezda (L'Étoile rouge)*, Boltin, donne ses consignes aux écrivains soviétiques : « Il faut éduquer les gens à comprendre que l'Armée rouge est un instrument de guerre, non un instrument de paix. La future guerre avec n'importe quel État capitaliste sera une guerre juste, indépendamment de celui qui l'aura déclenchée. »

Pour la guerre de Finlande, Timochenko reçoit le titre de Héros de l'Union soviétique.

À l'hiver 1940, le fils du célèbre Premier ministre Piotr Arkadievitich Stolypine, Arkadi Petrovitich Stolypine, arrive en Finlande depuis la France. Il mène des négociations avec Mannerheim pour adoucir le sort des prisonniers de guerre soviétiques. En outre, Stolypine fait partie de ceux qui proposent de créer, à partir des prisonniers volontaires, des unités parachutistes à larguer sur les territoires des camps staliniens du Nord. Le but : une insurrection antistalinienne.

Dès le début de la guerre soviéto-finlandaise, en 1939, le Conseil d'État finlandais examine la possibilité de créer un gouvernement russe en exil. Comme chefs potentiels de ce gouvernement, deux figures diamétralement opposées sont évoquées : Alexandre Kerenski et Lev Trotski. L'idée ne sera pas réalisée.

En août 1940, le co-auteur de Lénine dans la révolution d'Octobre et créateur de l'Armée rouge, Lev Trotski, est assassiné en exil au Mexique d'un coup de piolet. Staline a finalement atteint Trotski par l'intermédiaire du communiste espagnol et agent du NKVD Ramon Mercader. Le meurtre de Trotski, en 1940, témoigne de l'inquiétude de Staline sur la solidité de son pouvoir en cas de guerre. Kerenski, lui, ne le préoccupe pas.

Après la fin des opérations, Timochenko rédige un rapport au commissaire du peuple à la Défense. Il y indique les pertes soviétiques : 50 000 morts, 16 000 disparus, 11 000 gelures, plus de 170 000 blessés.

Les pertes réelles de la guerre soviéto-finlandaise de 1939–1940 sont de 126 875 morts et disparus, 9 614 gelures, 51 892 malades et 186 584 blessés.

Timochenko énumère les causes de ces pertes : sous-estimation de l'ennemi, évaluation simpliste de la situation, erreurs de planification, mauvaise préparation des troupes, mauvais soutien logistique et matériel.

Il reste un peu plus d'un an avant le début de la Grande Guerre patriotique.

À la fin avril, Timochenko part à Kiev. Il commande le district militaire spécial de Kiev. Il prend les congés non utilisés de l'année passée. Après la Pologne et la Finlande, et avant sa nomination comme commissaire du peuple, il se repose en famille et lit les journaux.

Dans les Pays baltes, depuis octobre 1939, des bases militaires soviétiques sont installées, conformément aux accords bilatéraux signés après le partage de la Pologne. À l'été 1940, il y a 25 000 soldats soviétiques en Lettonie et en Estonie, 20 000 en Lituanie. Leurs conditions d'hébergement sont déplorablement : couchés à même le sol, humidité, froid, poux. Les soldats portent de vieilles capotes sales, sont mal rasés.

Les soldats soviétiques sont profondément impressionnés par le niveau de vie de la population balte. Non qu'il soit particulièrement élevé, il est simplement normal. La relative aisance des habitants contraste violemment avec ce qu'ils ont vu chez eux et considéraient comme normal.

La sortie de l'Armée rouge dans l'« Europe libre » qu'est encore la Baltique en 1940 a des conséquences inattendues. Des cas de désertion sont constatés. Certains soldats tentent de rester vivre dans les pays baltes. Les commissaires politiques s'efforcent de réduire au minimum les contacts entre soldats et population.

En octobre 1939, Staline confie au secrétaire du Komintern, Gueorgui Dimitrov, à propos des États baltes : « Il nous faut tenir bon — respecter strictement leur régime intérieur et leur indépendance. Nous ne chercherons pas à les soviétiser. Le temps viendra, ils le feront eux-mêmes ! »

Ce temps vient le 14 juin 1940. Hitler a déjà occupé six pays européens. Au fur et à mesure de l'avance de l'armée allemande, le commissaire soviétique aux Affaires étrangères Molotov adresse à Berlin des télégrammes de félicitations. En avril 1940, il félicite l'ambassadeur Schulenburg pour l'occupation du Danemark et de la Norvège. En mai, à l'occasion de l'invasion de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg. Lorsque les troupes fascistes entrent dans Paris, les diplomates soviétiques sortent saluer les Allemands dans la rue. L'ambassade soviétique à Paris entre immédiatement en contact avec les forces d'occupation.

Le succès de Hitler en Europe de l'Ouest permet à Staline de bouger ses pions dans les États baltes. Les troupes allemandes entrent à Paris le 14 juin 1940. Le même jour, tard le soir, Molotov reçoit le ministre des Affaires étrangères de Lituanie, Juozas Urbšys. Molotov lui adresse un ultimatum exigeant le changement de gouvernement à Vilnius et l'entrée d'un nouveau contingent important de troupes soviétiques.

Urbšys dit que, devant la gravité du moment pour son pays, il demande du temps pour réfléchir. Molotov répond que la Lituanie ne comprend pas la gravité de la situation. La Lituanie, elle, comprend très bien.

Urbšys demande :

— Le nouveau cabinet doit être formé pour demain matin ?

— Il n'est pas indispensable de se presser à ce point, répond Molotov. On peut plus tard, le lendemain, par exemple. À condition que toutes nos exigences soient remplies dans les délais.

— Les troupes soviétiques interviendront-elles dans les affaires intérieures de la Lituanie ? demande Urbšys.

— Non, répond Molotov instantanément. C'est la prérogative de votre gouvernement. Le gouvernement soviétique est pro-lituanien. Nous voulons que le gouvernement lituanien devienne prosoviétique.

— Faudra-t-il soumettre la composition du nouveau cabinet à l'accord du gouvernement soviétique ?

— Il faudra l'approuver, répond Molotov.

— Combien de troupes seront introduites ?

— De neuf à douze divisions.

— Même dans la capitale, à Kaunas ?

— C'est l'affaire des militaires, dit Molotov, mais il est évident que, pour Kaunas, c'est certain.

La conversation de Molotov avec le ministre lituanien dure 32 minutes. L'avenir de la Lettonie est réglé en 23 minutes. L'entretien avec l'envoyé d'Estonie prend 11 minutes.

Le gouvernement lituanien démissionne le matin du 15 juin, au lendemain de la rencontre avec Molotov ; le même jour, les troupes soviétiques entrent dans la capitale, Kaunas.

En Lettonie, l'Armée rouge arrive le 17 juin. Le même jour, l'ancien procureur de l'URSS, désormais vice-commissaire aux Affaires étrangères, Vychinski, se rend à Riga. Il est le plénipotentiaire spécial du gouvernement soviétique en Lettonie. En Estonie occupée, c'est le maître de Leningrad, Jdanov, qui est envoyé. En Lituanie, part le vice-commissaire aux Affaires étrangères Dekanozov, ancien chef du 3e département de la Direction principale de la sécurité d'État du NKVD. En 1953, Dekanozov sera fusillé avec Beria.

Avant de partir pour la Lituanie, dans la nuit du 15 au 16 juin, Dekanozov rencontre Vychinski à la Loubianka. Parmi d'autres sujets, ils examinent le plan d'élimination des partis hostiles aux actions de l'URSS dans les pays baltes. En effet, l'annexion de ces États, sous forme de républiques soviétiques, doit être entérinée par leurs organes législatifs. Pour garantir le succès du vote, ces organes doivent être réélus en conséquence. Seule la liquidation totale de tous les partis d'opposition peut assurer l'issue voulue. Dekanozov dirigera personnellement cette opération en Lituanie, directement depuis le bâtiment de l'ambassade soviétique à Kaunas.

Toutes les arrestations ont lieu en une seule nuit, du 11 au 12 juillet 1940.

Le 14 juillet, lors des élections au Seimas lituanien, 99,19 % des voix, selon le décompte officiel, vont aux candidats de la liste unique des partis du peuple travailleur. En Lettonie et en Estonie, les chiffres dépassent également les 90 %. En juillet 1940, cela s'explique par plusieurs facteurs. L'exemple de la Pologne, détruite par Hitler et Staline, incite à penser d'abord à la survie et à ne pas se jeter dans un suicide politique. Les armées baltes, à la différence de l'armée finlandaise, sont incapables d'une résistance réelle. Les partis communistes mènent une activité extrêmement prosoviétique. La Lituanie, en prime, reçoit la région de Vilnius et son ancienne capitale.

Et surtout, en 1940, les kolkhozes ne sont pas encore introduits partout, on ne confisque pas encore massivement terres et bétail. La population de ces pays compte sur l'URSS pour la protéger du nazisme et ignore ce que sont les répressions staliniennes.

Pourtant, une instruction du NKVD sur la déportation, c'est-à-dire l'expulsion des « éléments antisoviétiques » des pays baltes, a été élaborée dès octobre 1939, aussitôt après la signature des traités d'amitié et d'assistance mutuelle. L'instruction reste en sommeil pendant un an et demi.

En mai 1941, le chef du NKVD, Beria, approuve avec Staline un projet de décret du Conseil des commissaires du peuple et du comité central du VKP(b) « Sur les mesures de nettoyage de la RSS de Lituanie de l'élément antisoviétique, criminel et socialement dangereux ». C'est par cette formulation que commence l'année 1937 en URSS. Au stade de la validation, on ajoute à la Lituanie la RSS de Lettonie et celle d'Estonie.

Les personnes visées par la répression sont arrêtées. Leurs biens confisqués. Peine de camp de 5 à 8 ans, suivie d'un exil de vingt ans dans des régions reculées de l'URSS.

De 1940 à 1953, 118 599 personnes sont déportées de Lituanie, soit 4 % de la population. De Lettonie, plus de 2,5 %, d'Estonie plus de 3 %.

En plus de tout, la répression est la politique la plus dangereuse, la plus à courte vue et la plus désastreuse qui soit sur des terres frontalières à la veille d'une guerre.

Le 21 juillet 1940, les nouveaux parlements des États baltes adressent au Soviet suprême de l'URSS leur demande d'adhésion à l'Union. Les demandes sont acceptées. La population de ces pays ne sait pas qu'un mois plus tôt, le 17 juin, le commissaire à la Défense Semion Timochenko a présenté à Staline une note proposant : « Sur le territoire des républiques occupées, créer le district militaire balte. » Timochenko forme ce nouveau district militaire le 11 juillet, avant toute élection, tout résultat de vote, toute demande d'adhésion. Dans cette même note n° 39 CC, il exige l'introduction dans chacune des républiques occupées d'un régiment de troupes du NKVD. Pour commencer.

L'histoire des pays baltes, plus précisément de la Lituanie, connaîtra une suite en hiver 1941. Conformément au protocole secret du traité germano-soviétique d'amitié et de frontière du 28 septembre 1939, l'Allemagne conservait une petite partie de la Lituanie, dite « saillant de Suwałki ».

Le 10 janvier 1941, des modifications sont apportées au protocole secret. Hitler renonce à sa part de la Lituanie et la vend à Staline. Staline achète ce territoire pour la somme de 7,5 millions de dollars or, soit 31,5 millions de marks allemands, comme le stipule le nouveau protocole secret.

Les campagnes de Pologne, de Finlande et des pays baltes poussent au maximum la crise alimentaire. Les guerres soviétiques de la fin des années 1930 ne créent pas la famine à elles seules ; elles plongent simplement dans la vrille une économie militarisée et inefficace qui, même en temps de paix, était incapable de nourrir correctement la population et ne s'en donnait pas la mission.

La Seconde Guerre mondiale, la mobilisation partielle en URSS pour les campagnes de Pologne et de Finlande ont déclenché une frénésie d'achats. Le 17 septembre 1939, Molotov déclare à la radio que « le pays est assuré de tout le nécessaire », tandis que la population dévalise déjà les magasins de sel, d'allumettes, de céréales.

À la veille du Nouvel An 1940, il n'y a plus de pain ni de farine dans les commerces. Les prix flambent sur les marchés. On n'achète plus le lait au litre, mais au verre ; la farine à la soucoupe ; les pommes de terre à la pièce. À la campagne, le gouvernement interdit carrément la vente de pain. Les paysans affamés fuient vers les villes.

Extraits de lettres : « Je veux raconter la situation difficile qui s'est créée ces derniers mois à Stalingrad. Nous n'avons plus le temps de dormir. À deux heures du matin, les gens font déjà la queue pour le pain. Des mères avec des enfants dans les bras, des vieux — 6–7 000 personnes. C'est terrible de voir ces visages fous, enragés, qui se ruent sur n'importe quoi dans le magasin. Sous nos yeux, un garçon est mort après avoir mangé un paquet de thé qu'il avait réussi à obtenir. Et partout, on ne parle que d'une chose : "Voilà, disent-ils, à la 22e année de la révolution, nous avons atteint la belle vie, réjouissez-vous maintenant." » (Stalingrad, hiver 1940).

« Beaucoup de mères disent qu'on veut détruire les enfants. Elles disent : j'allumerai le poêle, je boucherai le conduit, qu'ils s'endorment et ne se réveillent pas. Il n'y a absolument plus de quoi nourrir. Moi aussi, j'y pense déjà. » (Nijni Taguil, février 1940).

Dans cet état de crise alimentaire à grande échelle, de mise en place chaotique de cartes de rationnement et de mécontentement de masse, le pays va entrer dans la Grande Guerre patriotique. La guerre dévorera ce mécontentement.

En septembre 1940, Timochenko, en poste comme commissaire du peuple à la Défense depuis quatre mois, rédige une note sur la préparation d'une seconde guerre contre la Finlande. Co-auteur : l'ancien commandant du district de Leningrad, désormais chef de l'état-major, Mereckov. La note porte le numéro 103203/ov. « ov » signifie « de toute importance ».

Comme objectif, le commissaire Timochenko formule : destruction des forces armées finlandaises, occupation du territoire de la Finlande et sortie à la frontière norvégienne. Tout doit être accompli en 45 jours.

Le plan Timochenko ne sera pas réalisé. Il n'y aura pas de seconde guerre de Finlande.

En novembre 1940, Molotov est en visite en Allemagne. Dans ses négociations avec Hitler, il accorde une attention particulière à la question finlandaise. La Finlande est le seul territoire que l'URSS n'a pas « traité » conformément au protocole secret du pacte Molotov-Ribbentrop. Mais à l'exigence de Molotov de considérer la Finlande comme une sphère d'intérêts soviétiques, Hitler ne promet plus la neutralité. Il a d'autres plans. Un mois après la visite de Molotov, le 18 décembre 1940, Hitler signe la directive n° 21 au haut commandement des forces armées allemandes : le fameux plan Barbarossa, plan d'invasion de l'URSS.

Le même jour où Timochenko écrit à Staline sa note sur la seconde guerre finlandaise, il remet à Staline un autre document. Rédigé en un seul exemplaire, classé « Top secret. Strictement personnel », Timochenko y écrit : « À nos frontières occidentales, l'ennemi le plus probable sera l'Allemagne. Le coup principal sera porté au sud, vers Kiev. À l'ouest, le coup sera porté vers Kaunas–Vilnius puis Minsk. Un autre coup Brest–Minsk. »

Il écrit à Staline la vérité, proche du blasphème, car Staline est convaincu, sans appel, qu'il n'y aura pas de guerre avant 1942, voire 1943.

Staline met sa conviction au-dessus de la réalité. De cette réalité parle le maréchal Konev : « Que les Allemands se préparent à la guerre, beaucoup le savaient, et tout le monde attendait la guerre. »

Timochenko écrit à Staline : « Il ne faut en aucun cas permettre que les Allemands pénètrent sur notre territoire. »

Le contre-espionnage militaire surveille Timochenko. Officiellement, il a été retiré du NKVD et placé sous l'autorité du commissaire à la Défense — c'est-à-dire Timochenko —, mais il le file et rend compte de ses faits et gestes directement à Staline.

Le 15 mai 1941, un avion allemand Junkers-52 apparaît dans le ciel près de Moscou. Il a parcouru une longue distance au-dessus du territoire soviétique sans être repéré par la défense antiaérienne.

Vadim, fils du dramaturge Vladimir Bill-Belotserkovski, se souvient : « Alors que je me trouvais au stade Dynamo, j'ai vu pour la première fois de ma vie un avion allemand. Il volait très bas, il est

passé juste au-dessus du stade. Sur le fuselage et les ailes, on voyait clairement les croix et les croix gammées. Le stade s'est tu. Les spectateurs ont quitté le match des yeux pour suivre l'appareil. »

Le Junkers se pose sur l'aérodrome central de Moscou, sur l'ancienne plaine de Khodynka, à cinq minutes du Kremlin.

Juste après cet épisode, la direction de l'Armée de l'air soviétique est presque entièrement fusillée. Mais ce massacre n'est pas la réaction de Staline à l'incident de l'avion allemand : il s'agit de répressions planifiées bien plus tôt.

À la veille même de la guerre, Staline continue de terroriser l'armée. Le suppléant de Timochenko, l'ancien chef de l'état-major Mereckov, est arrêté. Le commissaire aux armements, Vannikov, en poste depuis des années, est arrêté. Le commandant du district militaire spécial balte, le général d'armée Liakhtionov, est arrêté dans la nuit du 19 au 20 juin 1941. Il reste deux jours avant la guerre.